

**1. «Panorama des Champs Élysées *La Bataille d'Eylau*», in *La Presse*, 29 juin 1843**

Touché de notre peine, le ciel nous a envoyé la fin de notre feuilleton sous la forme d'une lettre d'invitation pour l'ouverture du panorama de la *Bataille d'Eylau*, par M. Ch. Langlois, au carré du Cours-la-Reine.

Ceci est une vraie bataille, et, quoique peinte, il faut un certain courage pour y assister. On n'est pas bien sûr d'être hors de l'atteinte de l'artillerie sur l'éminence où l'on vous place pour embrasser l'horizon. Des éclats d'obus, des boulets arrivent presque jusqu'à vous en ricochant sur la neige sillonnée. Voici la cendre et la paille du bivouac, les mares de sang des ambulances les affûts démontés, les roues brisées, les poutres des clôtures rompues, les squelettes d'arbres hachés par la mitraille, les carcasses de chevaux morts, et les cadavres de soldats, copeaux sanglants tombés de ce bloc de chair humaine dans lequel les conquérants se taillent leurs statues.

Le passage des objets réels du premier plan aux objets peints sur la toile circulaire est vraiment inappréciable, même aux yeux les plus attentifs et les plus prévenus. Ici, les caissons bourrés de poudre s'enflamment subitement et font, au milieu de la mêlée, des Etnas et des Vésuves subits ; là, l'artillerie manœuvre au grand galop, creusant d'affreuses ornières dans une boue vivante ; de toutes parts, on se taille, on se hache, on se perce, on s'éventre avec une furie et un mouvement incroyables. Du côté de ces grands sapins a lieu cette prodigieuse charge de cavalerie si célèbre. C'est la foudre en kolbach (sic) de hussard qui traverse de ses zigs-zags (sic) écarlates une masse compacte de Russes stupéfiés plus encore d'étonnement que de terreur. – Ces morts mêmes ont l'air de n'y pas croire et de protester sous les pieds des chevaux contre l'in vraisemblance d'un pareil fait d'armes. Le nom du héros qui commandait cette charge est infiniment moins connu que celui d'Achille, un poltron invulnérable et recouvert en outre d'une armure composée de sept lames de métal superposées, pour plus de précautions. – Grâce à la stupide éducation qu'on nous donne, chacun de nous pourrait nommer tous les généraux grecs ou troyens, ou même les simples soldats qui figurent dans l'*Illiade*, mais nous ignorons complètement nos héros, et devant cette gigantesque bataille d'Eylau, nous avons besoin d'un cicérone pour nous expliquer les scènes

prodigieuses dont bien des acteurs vivent encore aujourd'hui et se promènent en redingote avec un simple ruban rouge, comme s'ils n'étaient pas tout bonnement des demi-dieux.

Heureusement, M. Langlois connaît sa grande armée comme l'Empereur lui-même ; il sait le grade, la position et la figure de chacun. Il ne s'est pas trompé une fois. Ceux qui survivent à cette épopée, viennent et reconnaissent la place où leur généreux sang a troué la neige de ses gouttes de pourpre tièdes. Ils disent : «C'est là que j'ai été blessé, c'est là qu'un escadron tout entier m'a passé sur le corps ; ici, j'ai reçu soixante-quinze coups de baïonnettes.» Car ces hommes étaient faits d'acier et de bronze, et, dans leur familiarité avec les boulets, semblaient en avoir pris la dureté – Une chose qui échappe dans les tableaux de bataille ordinaires, et que M. Langlois a rendue avec la sincérité terrible que permet et commande une toile si vaste qui enveloppe le spectateur comme un horizon naturel, c'est le côté de boucherie, de carnage, d'abattoir, d'équarrissage, que présente la guerre. Ce ne sont plus de ces jolies petites blessures de gelée de groseille, proprement appliquée, après coup, sur un morceau académique, comme on en voit dans les tableaux d'apparat ; mais ce sont des crânes ouverts, des membres rompus, des entrailles qui se répandent, du vrai sang caillé et noir, des ruisseaux d'un rouge sombre, où les chevaux renflent et se cabrent, car le chemin qu'ils foulent n'est pas tout à fait mort et remue sous eux.

Aux endroits où le combat a été le plus acharné, de larges flaques de débris humains font tache sur le pâle linceul dont la terre est couverte, - et dans la blancheur du lointain se dessine parfois la silhouette d'un cheval échevelé, sans harnais, sans maître, fou d'épouvante et de douleur, qui traverse la bataille comme un des coursiers livides de l'Apocalypse. Nous avons toujours beaucoup plaint les chevaux de la guerre ; pauvres animaux que l'homme associe à ses passions, à ses fureurs, à ses périls, et qui n'ont pas comme lui la gloire pour récompense !

Lorsque vous avez tout regardé, avec l'attention muette que commande ce spectacle étrange et formidable, on vous fait remarquer là-bas, tout là-bas, sur un tertre, près de cette église au clocher pointu, un petit point blanc, immobile ... Ce n'est rien, et c'est tout ! En effet, supprimez ce petit point blanc, il n'y a plus de bataille : c'est la pensée, c'est la volonté, c'est la source du courant électrique qui pousse les bataillons l'un sur l'autre, c'est cerveau de ce grand corps qu'on appelle une armée, c'est Napoléon !

2. «Le Mississippi. Panorama du fleuve de ce nom (par M. Schmidt)», in *La Presse*, 10 juin 1850

Rassurez-vous ; ce n'est pas un vaudeville sur Law, la rue Quincampoix et les actionnaires du Mississippi. Il n'est nullement question d'agiotage dans l'absence de pièce qu'on a donnée l'autre soir au théâtre de la place de la Bourse. Ce n'est pas nous qui en plaindrons. Une représentation, purement oculaire a son charme. C'est autant de charabia de moins, et l'on ferait bien de supprimer l'espèce de boliment, qui se fait devant la toile pendant qu'elle se déroule.

Un voyage de quinze cents lieues fait en deux heures, sans quitter sa stalle ou sa loge, rien n'est plus commode : on *prend le fleuve* presque à sa source, et l'on *descend lentement vers* la mer, à *travers* les prairies où les trappeurs de Cooper *poursuivent* les daims ou les bisons, les forêts séculaires dont le courant *entraîne* les arbres, les roches ravinées et mamelonnées, affectant des formes bizarres de remparts et de tourelles, les vallons aux courbes gracieuses, revêtues de bois ou de gazon ; tout est encore sauvage ; à peine quelques wig-wams (sic) de peaux rouges disséminés sur les rives ou dans les îles, quelques barques légères glissant sur l'eau au moyen de pagayes. *Bientôt* la civilisation commence à *se montrer* ; quelques maisons blanches *apparaissent ça et là*. Le sol écorché montre des traces de culture ; des villes, commencées d'hier et déjà populeuses, mirent dans l'eau du fleuve leurs façades de briques rouges et les clochers de leurs églises. De rares bateaux à vapeur noircissent le ciel de leur aigrette de fumée. Voici l'endroit où Cabet réalise son Icarie, traduit sa chimère, et fait une épreuve dangereuse devant laquelle plus d'un utopiste reculerait ; voilà l'église des Mormons avec la cuve des ablutions supportée par douze bœufs, imitation de la mer d'airain de l'Écriture. Puis des champs de cannes et des usines à sucre. Tout cela éclairé *tantôt* par le soleil, *tantôt* par la lune, dans l'orage ou la sérénité. *L'on avance*. *Le mouvement* des bateaux à vapeur augmente, ils *se croisent* en tous sens ; les steamers qui naviguent sur les grands fleuves américains ne ressemblent guère aux nôtres. Le bain Vigier à la dérive en donnerait une idée assez exacte. *On arrive* à Saint-Louis, une ville d'un aspect anglais, avec un port encombré de marchandises et une forêt de tuyaux et de mâts ; - *la toile continue sa marche* et vous initie à cette vie de voyage si chère aux Américains. *Vous en voyez les phases et les accidents*. Là un steamer s'engrave, là il saute en l'air, plus loin il brûle d'une façon très pittoresque. Le bateau théâtre colporte sa troupe et les pièces de rive en rive, pêle-mêle avec le bateau serre tout encombré de fleurs : cette autre

barque porte des monuments tout faits pour la commodité des morts, urnes, croix, tombes, au plus juste prix selon le goût des personnes. La végétation *fait place* à la culture, et ces grands arbres qui laissent pendre de leurs branches de longues barbes de mousse, deviennent plus rares ; les oiseaux n'ont plus l'air de se regarder autant comme chez eux et se groupent en essaims moins compacts.

Les riches habitations, les élégantes villas *se succèdent, on approche de* la Nouvelle-Orléans, une ville quasi européenne, et faisant au bord du ciel une fort bonne figure avec ses monuments qui se détachent sur un bel effet de soleil couchant. Là, le fleuve est immense, des vaisseaux de toute nation et de toute grandeur, tous à l'ancre dans son courant. Les mâtures se dressent comme des flèches de cathédrales ; les tuyaux de bateaux à vapeur comme des cheminées d'usine ; le voisinage de la mer se fait sentir. En effet, le vieux Meschacebé, célébré par Chateaubriand, va se reposer de ses quinze cents lieues de cours dans le golfe du Mexique, dont les hautes vagues se brisent sur la barre de sable où les alligators se chauffent au soleil. Les vaisseaux entrent et sortent orientant leurs voiles. C'est la pleine mer, le voyage est terminé, et l'on rappelle M. Schmidt à grands cris.

Cette immense toile n'a pas moins d'une lieue et demie long. C'est l'ouvrage de quatorze années. C'est là une idée tout américaine et qu'on pourrait traiter en France avec toutes les ressources de l'art européen ; car la conscience brille plus que la science de ce prodigieux travail. – Un cours du Rhin ou du Rhône exécuté ainsi par quelques-uns de nos décorateurs en réputation, pourrait prêter aux effets les plus étonnants et atteindre l'illusion la plus complète.

Tout Paris voudra faire ce voyage.

### **3. «Grand panorama de L'Amérique du Nord (Salle Barthélemy)», *La Presse*, 4 juillet 1853**

Nous habitons une pauvre petite planète grosse comme un pois par rapport aux énormes astres, aux globes monstrueux qui gravitent dans l'abîme incommensurable du ciel, et, malgré tous les moyens de rapide locomotion que la science a mis au service de la curiosité, la plupart des hommes meurent sans connaître autre chose que leur canton, leur ville, leur quartier. Comme un locataire établi à l'angle d'une des chambres d'un vaste appartement, ils n'ont pas la fantaisie d'en parcourir les autres pièces. Que de multitudes retournent silencieusement dans le sein de la terre sans l'avoir visitée et transmigrent à l'autre monde ignorant encore celui-ci ! – Nous-

mêmes, qui passons pour voyageur, nous avons vu à peine l'Europe, un peu d'Afrique et d'Asie ; c'est honteux ! Nous n'avons rien vu de la Polynésie ni de l'Amérique, et, paresseux que nous sommes, il faut qu'on nous l'apporte sur un rouleau de vingt-cinq mille mètres de longueur, toute peinte, toute préparée, toute mâchée. Pour faire ce voyage, deux heures de stalle suffisent.

Le *Panorama de Mississipi*, déroulé au Vaudeville il y a quelques années, peut donner, à ceux qui n'ont pas vu l'Amérique du Nord à la salle Barthélemy, l'idée de ce que peut-être une exhibition de ce genre : une toile continue, qui se reploie sur un tambour et défile transversalement sous les yeux du spectateur, amène à tour de rôle les sites que l'on veut faire voir, reliés par quelques transitions pittoresques. C'est à peu près l'effet qu'on éprouve sur un bateau lorsqu'une illusion d'optique vous fait croire que les rives se meuvent et se déplacent.

Nous allons essayer, l'absence de pièces nous laissant ce loisir, de faire passer, en moins de vingt-cinq mille mètres de copies, le panorama de l'Amérique du Nord sous les yeux de nos lecteurs. Le point de départ est la ville de Saint-Joseph, sur le Missouri ; les émigrants, ces Jasons à la recherche de la Toison, se mettent en marche avec leurs chariots aux roues rouges et leurs pesants attelages de bœufs ; ils traversent les prairies, ces vastes manteaux d'herbe et de fleurs étendus sur la nudité du désert ; les voici arrivés à la grande rivière Bleue, dont leurs voitures et leurs mulets de charge traversent les eaux transparentes en troublant la limpidité. Ici les voyageurs qui se rencontrent marchant en sens inverse échangent leurs lettres et se font une poste mutuelle.

Plus loin, un triste groupe s'est arrêté au bord du chemin ébauché par les ornières des chariots. Un voyageur s'est trouvé fatigué et se repose dans la mort. Une poignée de terre le recouvre à la hâte, et ses compagnons continuent leur route, car il faut atteindre la Chanaan de la richesse matérielle, la terre d'or, l'Eldorado qu'on croyait fabuleux autrefois, - comme si l'homme pouvait inventer quelque chose, même une chimère ! Un cigare jeté imprudemment a mis le feu à l'herbe sèche ; la prairie brûle sur une étendue de plusieurs lieues, roulant des tourbillons de flamme et de fumée, vaste océan de feu où sautent comme des marsouins terrestres les buffles effarés.

L'incendie, n'ayant plus rien à dévorer, s'éteint, et la lune bleuâtre succède à l'horizon embrasé, versant ses clartés d'argent sur les arbres et sur les eaux, trahissant dans l'intimité de leur campement des familles de Pawnies, tribus sauvages indiennes. La vallée de Nebraska et la rivière de la Plate sont dépassées ; les terrains ondulent et se relèvent en bosses de collines, les

premiers escarpements des Montagnes-Rocheuses se font sentir ; quelques roches bizarres, que l'on prendrait pour des ruines de forteresses cyclopéennes, se présentent comme la porte colossale de la montagne. Les chariots gravissent péniblement les pentes plus raides, franchissent, au risque de chavirer, l'eau savonneuse et turbulente des torrents, se heurtent aux parois des gorges étroites, mais ils avancent toujours, et jamais on ne les perd de vue. Il y en a toujours quelques uns près ou loin, dans un coin du paysage, au milieu des terrains nus ou des forêts de sapins. C'est la pensée humaine mêlée à la nature, le thème civilisé revenant obstinément dans cette grande symphonie de désert ; la montagne surmontée, la tribu indienne des Sioux dépassée, les émigrants longent le lac de la Pyramide, au milieu duquel s'élève comme au milieu du lac Mœris une pyramide, mais taillée par la main de la nature, bizarrerie qui fait penser à l'Égypte au milieu de l'Amérique du Nord, campent au bord de la rivière du Trukee (sic), la passent et s'engagent dans la Sierra-Nevada, montagnes gigantesques poudrées de neige été comme hiver, formidables barrières de rochers et de glaces qui arrêteraient tout autre que les chercheurs d'or ; leurs chariots se brisent, ils les raccommodent, ils versent, il les relèvent ; sont-ils forcés de les abandonner, ils continuent à cheval, à mule, à pied ; ils continueraient à quatre pattes, en rampant, tant la faim maudite du métal jaune leur tord les entrailles et les enfèvre d'une énergie diabolique. On approche enfin ... encore cette vallée de l'Uba, cette rivière de l'Ourse, et nous y sommes.

Regardez comme la terre se dénude, comme les pentes des escarpements prennent des nuances étranges et farouches, les collines rougissent et ressemblent à des tas de sable imbibés de sang. Fouillez avec le pic, avec la bêche, avec la pioche, avec les ongles, si vos outils se cassent, cette terre rougeâtre, calcinée, sinistre, et bluttez-la (sic) plus précieusement que le blé dans le van, c'est la terre de l'or ! c'est parmi ses parcelles sanguinolentes que scintille la pépite au fauve éclat ! Déjà les ceintures sont remplies, et, satisfaits de leur butin, une partie des émigrants retournent dans la mère-patrie ; d'autres persistent, plus âpres au gain, espérant trouver des filons plus riches. Voici le village de Coloma où l'or fut découvert pour la première fois, près d'un moulin à scier, la vallée du Sacramento, l'île des Mormons, ces apôtres de comptoir qui tiennent l'Apocalypse en partie double comme un livre commerce, le fort Sutter et ce fleuve qui réduit l'ancien Pactole à l'état de ruisseau indigent et se roule comme Midas dans un lit d'or. – Regardez bien ces deux hommes qui dessinent un croquis. Ces deux hommes en représentent trois, MM. Minard, Louis et Feno, les peintres du Panorama. – Maintenant, sans nous arrêter trop

à la ville de Sacramento, à Sutterville, au Camp-Indien, au Camp-Français, arrivons tout droit à la baie de San-Francisco. Ici l'on sent les approches d'un grand centre de civilisation, les vaisseaux se hâtent la voile gonflée, les pyroscaphes fouettent l'eau de leurs palettes, les embarcations se croisent, les lignes de bâtiments se forment ; voilà le port, voilà la ville avec sa population hybride accourue de tous les points du monde, ses constructions improvisées, ses rues à l'état d'ébauche, ses places qui étaient des champs hier, son luxe de tavernes et d'hôtelleries, ses enseignes polyglottes sollicitant le public par de gigantesques caractères, son aspect de foire et de campement, San-Francisco, la plus jeune peut-être des villes de ce monde, car elle n'a pas dix ans de date et déjà elle a été incendiée autant de fois que Constantinople.

Arrivé à Colchos, nous pourrions abandonner nos Argonautes ; mais voici le *Panama*, un Léviathan de la mer, soufflant la vapeur par ses événements, qui va prendre d'autres théories d'émigrants à cet étroit passage que la main de l'homme coupera bientôt. Embarquons-nous avec lui sur l'Océan pacifique et admirons-en les splendides spectacles, couchers et levers de soleil, rencontres et attaques des vaisseaux, puis, prenant terre, visitons Saint-Jean-de-Sure, traversons les forêts vierges, barricadées de lianes, enchevêtrées de folles végétations tropicales, faisons fuir les serpents à sonnettes pâmés sur le sable, envoler les flamants roses de leurs marécages ; regardons le lac de Nicaragua miroiter comme une nappe d'or et fumer l'Omatapac, ce Vésuve colossal, et, dans notre course à tire d'aile, touchant Cuba, la Havane, arrivons à New-York, à travers tous les accidents et les drames de la mer : calme, tempête, naufrage, etc., etc.

Ce prodigieux panorama, très spirituellement et très adroitement peint, se dévide pendant deux heures, et au-dessus de ces sites plane un ciel léger, transparent, plein d'air, tantôt sombre, tantôt lumineux, le plus souvent gris, traité avec une hardiesse d'aquarelliste anglais vraiment remarquable : Callow, Turner, Wyld n'égatigneraient pas le bristol ou le papier torchon d'une main plus sûr et plus vive. Ce ciel de six lieues de long est vraiment la partie la plus étonnante du panorama et intéressera tous les peintres.

Nous espérons que nous avons fait assez de chemin aujourd'hui pour jeter la plume et aller fumer un cigare au boulevard de Gand ; justement nous avons pris un puro en passant tout à l'heure à la Havane.

#### 4. «Le Déluge», in *La Presse*, 24 septembre 1844

- Le Diorama nous a donnée son mystère, le *Déluge*. – Certes, voilà un beau et grand sujet, mais difficile à traiter, surtout après les prodigieuses gravures à la manière noire de Martins, qui avec ses ténèbres et un rayon sait faire des immensités dans une planche de quelques pouces. – M. Bouton nous a semblé avoir entendu sa composition d'une manière trop réelle, trop timide. – Un peu de fantastique était bien permis dans ce grand cataclysme.

Le premier tableau représente la ville d'Enoch, qui aurait pu, ce nous semble, être d'une architecture plus colossale, plus effrénée, plus inquiétante pour le ciel. Il aurait fallu là un immense cauchemar de granit, un rêve monumental comme en faisait Piranèse, des terrasses superposées, des rampes de marbre, des tours à huit étages, des palais monstrueux aux colonnes torsées, des éléphants de bronze soufflant l'eau par leur trompe, car la ville d'Enoch était habitée par cette race de géants, issue de l'union des filles des hommes avec les fils des dieux ou des anges, car cette généalogie n'est pas bien claire. – De pareils gaillards devaient se loger un peu grandement et se livrer à des tas d'énormité en rapport avec leur taille. – Le déluge fut principalement motivé par les désordres de cette race impie, parvenue au dernier degré d'orgueil et de corruption.

Les diverses gradations de l'orage, la pluie qui tombe de plus en plus intense et finit par jaillir en nappes, en cascades, du rebord des édifices, sont parfaitement rendues.

Un accident arrivé aux machines nous a empêché de voir le tableau d'inondation complète.

Au dernier tableau, l'arc-en-ciel brille et les eaux se retirent. Cet aspect est assez bien peint. Les terrains humides et ruisselants ne manquent pas de vérité ; mais nous aurions désiré des bouleversements plus profonds, des ravages plus effrayants ; nous aurions voulu voir çà et là des débris des végétations antédiluviennes, des mammouths échoués, des *dinotherium giganteum*, des dugongs en putréfaction, et quelques-uns de ces prodigieux témoins des temps passés qui ne devaient pas encore être enfouis sous le sol quand Noé sortit de l'arche sur le haut du mont Ararat.

##### **5. Diorama de Bouton *Vue de l'inondation de la Loire*, in *La Presse*, 14 mars 1847**

M. Bouton a transporté son Diorama des régions lointaines où il était établi, sur les bords du canal Saint-Martin, à l'ex-Gymnase musical, à quelques pas du Gymnase de Scribe et de Rose-Chéri. – Il a ouvert son exposition par une vue de l'inondation de la Loire. On ne pouvait choisir, comme on dit, et comme on ne devrait pas dire, un sujet plus palpitant d'actualité. Quoique la

Loire soit rentrée dans son lit, le souvenir du désastre est vivant, et la charité publique le perpétue.

Les tableaux dioramiques, outre l'intérêt qu'ils présentent, ont cela de bon qu'ils démontrent victorieusement la supériorité de l'art. Quels paysages du Poussin, de Claude Lorrain, de Ruysdael, de Cabat, de Marilhat ou de Jules Dupré, ont jamais approché, pour l'illusion et la vérité d'un trompe-l'œil de M. Bouton. – Seulement les uns sont de l'optique, et les autres de la peinture : l'idéal s'élève au dessus de la réalité de toute l'envergure de ses grandes ailes d'aigle.

La vue est prise du haut d'une haute tour. La ville d'Orléans occupe la gauche, avec sa silhouette denticulée d'aiguilles, de clochers, de clochetons, sa cathédrale brodée à jour, et ses maisons dont le pied baigne déjà dans l'eau envahissante qui fait de la vallée une plaine, et s'avance lourde, épaisse et jaune, enveloppant d'un pli les bois, les vergers, les chaumières, entraînant avec elle des débris de toutes sortes dont beaucoup ont été vivants. – L'épisode de l'enfant emporté dans son berceau comme un autre Moïse, et laissant tremper sa petite main au fil de l'eau, est une invention d'un pathétique mignard et bourgeois qui diminue la grandeur de l'effet.

Nous eussions préféré, pour notre part, la Loire, maîtresse et souveraine, se perdant à l'horizon sous un ciel grisâtre haché par la pluie fine qui ne cessa de tomber, charriant ça et là quelques piles de débris enchevêtrés, passant par dessus les ponts, océan fangeux, immensité d'eau trouble, telle que nous la vîmes à Amboise, en revenant d'Espagne.

La première exhibition de ce tableau remarquable à tant d'égard et d'un effet vraiment prestigieux, a eu lieu au profit des victimes du désastre qu'il représente; on ne saurait mieux inaugurer une nouvelle salle.